

Georgina Tuna Sorin

Demain le jour se lèvera



LIONS CLUBS
INTERNATIONAL

Ouest



PRIX DE LITTÉRATURE 2020

Georgina Tuna Sorin

Demain le jour se lèvera

© Georgina Tuna Sorin, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-2671-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie :

ANNA

PERSONNE NE SAIT ENCORE

SI TOUT NE VIT QUE POUR MOURIR

OU NE MEURT QUE POUR RENAÎTRE

MARGUERITE YOURCENAR

26 mars 2019

Bip... Bip... Bip...

Je ne vois rien. Pourquoi... Où suis-je ? Au milieu de ce silence assourdissant, seul ce bruit monotone m'indique que je ne suis pas seule. Il y a quelqu'un. Forcément. Quelque part.

Bip... Bip... Bip...

Ce son, encore et toujours, qui se répète à l'infini... Je rassemble mes souvenirs, je me concentre sur ce métronome qui semble rythmer mon existence. Depuis quand ? Pourquoi ?

Bip... Bip... Bip...

J'ouvre les yeux, mais le rideau noir est trop lourd. Je ne peux pas... Je n'y arrive pas. *À l'aide ! S'il vous plaît !* Je hurle mon désespoir, mais personne ne vient, personne ne me répond. Suis-je condamnée à cette solitude obscure ? Pourquoi ? Je ne comprends pas... *Aidez-moi... S'il vous plaît... Aidez-moi...* Je n'ai plus la force de me battre. Contre qui ? Contre quoi ? C'est trop dur...

Bip bip bip bip bip bip bip

Le rythme du bruit mécanique s'accélère à mesure que je me noie dans mes larmes invisibles. Je suffoque, j'abandonne... Je n'ai plus la force de lutter seule. Pourquoi personne ne vient à mon secours ? Je... Je... J'ai mal et pourtant, je ne souffre pas. Je ne sens plus mon corps, je n'entends plus mon cœur...

Biiiiiiiiiiiiiiiiiiiiip

10 décembre 2018

— Bon les gars, grosse teuf pour le nouvel an !

— T'es marrant Nico, tu veux qu'on fasse ça où ? Dans les quarante mètres carrés de ma mère, ou dans ta cave peut-être ? lui répond Mathis en vidant son verre d'un trait.

Nico et Mathis se connaissaient avant même de se rencontrer : leurs mères sont amies depuis toujours, inséparables au point de tomber enceintes en même temps, d'accoucher à quelques heures d'intervalle et de partager la même chambre à la maternité. Ces deux-là étaient colocataires avant même de faire leurs premiers pas, rien d'étonnant que, l'heure de prendre leur envol venue, ils aient décidé de faire appartement commun.

— Anna ? Oh, oh, Anna, t'es avec nous ? m'interpelle Nico en riant.

— Et pourquoi pas chez vous les mecs ?

— Dans notre cage à poules ? On a dit une teuf Anna, une vraie, me répond Mathis. Généralement, ça veut dire avec des gens. Donc chez nous, c'est mort, c'est trop petit ! Et ton père, il nous lâcherait pas sa baraque ?

J'explose de rire. Mon père est cool, carrément cool même. Mais il connaît trop bien Nico et Mathis pour leur confier les clés de sa maison : la dernière fête, la seule en fait que j'y ai organisée, a viré au désastre. À force de négociations, je l'avais convaincu de me laisser faire une soirée à la maison pour mes seize ans. Et ces deux imbéciles n'avaient rien trouvé de mieux que de lancer une invitation générale sur les réseaux sociaux : résultat, la moitié du lycée s'est pointée les bras chargés d'alcool. Vers deux heures du matin, deux gars que je ne connaissais pas, des mecs de Terminale je crois, ont commencé à se battre et à tout fracasser sur leur passage, y compris la lampe design que mon père venait de s'offrir. La police, sûrement alertée par Mme Bison notre voisine fouineuse, a débarqué vingt minutes plus tard et on a tous fini la soirée au poste. Alors demander à mon père de fêter le nouvel an à la maison ? Même pas en rêve !

— Vous êtes sérieux les mecs ? Vous voulez vraiment qu'on reparle de la fête de mes seize ans ? Vraiment ?

— On était jeunes et cons Anna. Putain, c'était y'a plus de deux ans ! On a mûri j'te jure ! Une vraie teuf, mais en mode tranquille tu vois ?

— Pff, t'es pas crédible Nico, laisse tomber, c'est mort. En plus je te rappelle que Cécile vient d'accoucher, tu veux que je la mette dehors avec Léon aussi ?

Cécile est la nouvelle femme de mon père. Au début, je lui ai mis une misère monstrueuse. Même si le décès de ma mère remontait à plus de cinq ans au moment de leur rencontre, je n'étais pas prête à le voir refaire sa vie. J'avais treize ans à l'époque, et l'impression qu'elle cherchait à prendre sa place. Il m'a fallu plus de deux ans pour l'accepter, mais je l'adore maintenant, au moins autant que mon *hobbit* de frangin.

— J'avais zappé le brailleur... Sérieux, faut qu'on trouve un plan !

— Vous avez vraiment envie de vous emmerder à organiser une teuf ? Celle de Sophie, perso, je signe !

Je leur propose ça histoire de dire quelque chose, mais je sais bien que Nico va nous coller son véto. Sophie, son ex, n'a visiblement pas compris qu'il se moquait d'elle comme de sa première couche ; elle est toujours à fond sur lui, ce qui nous fait bien marrer avec Mathis. Nico, beaucoup moins.

— Tu te fous de ma gueule ? T'es sérieuse ? Pas moyen, elle va me pourrir ma soirée. C'est mort : sans moi.

— En même temps elle a loué un putain de château, avec une putain de piscine intérieure, je tente pour le convaincre.

— Et ?

— Un putain de château, avec une putain de piscine intérieure Nico ! je lui réponds d'un air désespéré.

Nico essaie bien d'argumenter, de protester. Mais ses jérémiades ne nous convainquent pas plus nous que lui. On le connaît bien, il a beau jouer les désespérés à l'idée de passer une soirée avec Sophie, il est surtout désespéré qu'elle ne l'ait pas appelé depuis plus de trois semaines. Depuis la sixième, on porte le même parfum avec Soph, et j'ai bien remarqué que Nico inspire un peu plus profondément chaque fois qu'il passe à côté de moi.

— Bon, je confirme à Sophie ou pas du coup ? je demande en m'agaçant.

— Ouais, vas-y, t'as qu'à faire ça, finit par capituler Nico. Vous faites chier sérieux...

Je sors du bar pour l'appeler. *Chez Bébert...* Assise sur un poteau qui fait face à l'établissement, j'observe sa devanture tandis que j'entends, d'une oreille distraite, les sonneries qui s'égrènent dans le vide se mélanger aux bruits sourds de la circulation des grands boulevards derrière moi. Et je me souviens comme le hasard nous a menés dans ce qui constitue désormais notre quartier général ici, à Dijon. Pourtant, rien dans son apparence ne nous aurait convaincus d'y entrer ; seule la pluie drue et violente nous y a poussés ce jour-là. On avait deux heures à tuer avant que le proprio de Nico et Mathis ne leur donne les clés de l'appartement, et nulle part où aller. Le sol en faïence des années cinquante, crasseux, passé et peu invitant, m'avait presque poussée à faire demi-tour. L'odeur de graillon, en adéquation avec la décoration, nous avait collé la nausée autant qu'elle nous avait ouvert l'appétit : Bernard, le tenancier, nous a eus par l'estomac. Et les *Happy Hours* je dois l'admettre. On y vient au moins deux fois par semaine, bien que ses croque-monsieur n'arrivent pas à la cheville de ceux de Bouli.

— Anna ? Oh, oh, t'es là ?

Sophie me sort de mes pensées en hurlant à l'autre bout du téléphone. Il me faut quelques secondes pour me souvenir de la raison de mon appel, puis quelques autres pour trouver la manière de nous taper l'incruste à sa fête sans la vexer.

— Soph, dis ça tient toujours ton invite pour la teuf du nouvel an ?

— Bien sûr ma poule ! Vous êtes en galère de soirée avec Nico et Mathis ou quoi ?

Sophie nous surnomme *Les trois mousquetaires* pour nous chambrer. C'est vrai qu'avec les gars, on forme un trio inséparable, lié par une complicité qui s'est affirmée au fil des ans. Certains nous reprochaient cet esprit de corps au collège, parfois. Puis au lycée, souvent. Alors, pour se faire une place parmi nous, Sophie s'est autoproclamée quatrième de la bande.

— Rien à voir...

— Mon cul ! Mais c'est pas grave, vous êtes les bienvenus !

— Sérieux Soph, rien à voir. Nico a peur que tu lui pourrisses sa soirée, c'est pour ça qu'il n'est pas chaud... En même temps, je peux le comprendre...

— Comme si c'était mon genre !

— Soph, c'est *carrément* ton genre. T'es relou avec lui.

— Je sais... J'te jure, je vais faire un effort...

Malgré tous les mélodrames entre eux, je m'efforce de rester neutre, même si je me sens plus proche de Nico. Sophie est une fille cool qui fait partie de la bande depuis la maternelle. Le stéréotype de la bombe qui a tout pour elle : des parents blindés, un corps à se damner et un cerveau à faire enrager Einstein. Et malgré tout ça, c'est la fille la moins sûre d'elle que je connaisse : allez comprendre !

Bref, dans l'histoire, les deux ont leurs torts : Sophie, hyper fleur bleue, est insupportable quand elle se met en mode *my love* avec Nico ; qui l'est tout autant quand il joue à l'électron libre, insaisissable et condescendant.

— Blablabla... Bon, du coup on vient, tu nous diras quoi apporter ?

— Vos sacs de couchage et de quoi sortir couvert ! Par contre, faudra me filer un coup de main pour tout installer !

— Pas de soucis, on sera là.

Il me tarde de la revoir. Elle un peu plus que le reste de la bande. À la rentrée de septembre, on s'est dispersés aux quatre coins de la France, études oblige. Sophie est partie faire Sciences Po à Paris (évidemment), d'autres se sont exilés à Lille, Rennes et même Toulouse. Nico, Mathis et moi, on se retrouve en STAPS à Dijon ; normal, c'était le plan depuis le début. Malgré la proximité avec notre Yonne natale, on est très peu rentrés le week-end : trop mort, pas assez d'occasions de faire la fête. On a revu les autres à la Toussaint, mais pas Sophie, trop occupée à se dorer la pilule aux Bahamas avec ses parents.

— Bon les gars, j'ai deux bonnes nouvelles, j'annonce en reprenant ma place au bar.

Je regrette aussitôt d'avoir posé mes mains sur le comptoir, d'où je retire mes doigts collants et mouillés d'une substance dont je préfère ignorer la provenance. Par réflexe — et habitude — je sors mon flacon de désinfectant, et en fais gicler